Quelle est la langue des métaphores ?

What is the language of metaphors ?

Vincent Nyckees

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2913>

DOI : 10.4000/praxematique.2913

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 2 janvier 2000

Pagination : 115-139

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Vincent Nyckees, « Quelle est la langue des métaphores ? », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 35 | 2000, document 5, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2913> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.2913>

Vincent NYCKEES
Université Lille 3
UMR 8528 SILEX
nyckees@worldnet.fr

Quelle est la langue des métaphores ?

Une analyse sémantique des énoncés métaphoriques est-elle possible ? Autrement dit : peut-on expliquer l'intercompréhension métaphorique dans les termes d'un *savoir partagé* de nature (plus ou moins) linguistique ?

Pareille question pourra surprendre, tant l'affaire semble entendue :

Si, en effet, l'interprétation de la métaphore était d'ordre sémantique, — si, en d'autres termes, on pouvait rapporter l'intercompréhension métaphorique à des associations de formes et de sens disponibles dans une communauté linguistique —, alors, dira-t-on, la catégorie même de la *métaphore*, perdant son caractère de déviance ou d'innovation, perdrait du même coup son identité et sa raison d'être.

Il résulte de ce raisonnement que l'interprétation de la métaphore ne saurait relever que de la pragmatique, mais aussi qu'on ne pourrait en rendre compte qu'à l'aide de principes généraux. Car, de l'intercompréhension des énoncés métaphoriques particuliers, la pragmatique n'a finalement rien à dire. Le linguiste devrait donc se résigner à observer de loin les énoncés métaphoriques particuliers, faute d'avoir une prise sur eux.

Un tel raisonnement, très en faveur aujourd'hui, n'est pas à l'abri de toute critique. D'abord, il ne semble pas que notre compréhension de la production et de l'interprétation des énoncés métaphoriques ait beaucoup à en attendre. Ensuite, ce raisonnement nous paraît faussé par une opposition trop rigide entre langue et discours et une logique du tout ou rien qui ne s'accorde pas avec la diversité et la subtilité des phénomènes métaphoriques.

C'est pourquoi, entre les partisans de la vigilance sémantique, justement attentifs à la déviance qui caractérise la métaphore, et ceux d'une banalisation des tropes, observant qu'après tout les usagers évoluent au milieu des métaphores comme des poissons dans l'eau, nous tenterons de démontrer :

- que la déviance métaphorique est une déviance relative et qu'elle connaît des degrés ;

- que cette relativité même représente le plus sûr appui d'une étude linguistique de la métaphore.

Nous commencerons par montrer que les réticences à l'égard de la thèse de la déviance reposent en partie sur des malentendus. Malentendu, d'abord, lorsqu'on interprète la déviance métaphorique comme une déviance discursive. Malentendu, encore, lorsqu'on assimile *l'ordre catégoriel* dont la métaphore s'écarte à un ordre logique, à une *doxa* ou à un savoir constitué.

Nous tenterons ensuite de jeter les bases d'un modèle sémantique des processus métaphoriques.

Nous montrerons ainsi que, pour peu qu'on les soumette à un examen suffisamment approfondi, de très nombreux énoncés métaphoriques peuvent être traités comme des *actualisations* ou des *adaptations* de modèles préexistants, modèles fournis soit par la langue elle-même, soit par les discours circulant dans la communauté linguistique — ce que nous appellerons *la topique discursive*. La déviance catégorielle constituée par la métaphore apparaît dans de tels cas comme une déviance relative, partiellement motivée par des modèles antérieurs¹.

C'est dans cette perspective que nous décrirons ensuite les différents types de modèles activés par les énoncés métaphoriques et les différents types de relations qu'ils entretiennent avec ces modèles, ce qui nous permettra de mettre en évidence l'existence de degrés de métaphoricité et de proposer une typologie des énoncés métaphoriques susceptible d'expliquer le sentiment de plus ou moins grande originalité éprouvé devant tel ou tel d'entre eux.

Enfin, nous prendrons appui sur cette relativité et cette gradualité pour esquisser un modèle linguistique de l'intercompréhension méta-

1 L'existence de ces modèles analogiques n'implique évidemment pas que l'interprétation des énoncés métaphoriques soit intégralement prédictible.

phorique en considérant par hypothèse la situation décrite ci-dessus — où la métaphore résulte de l'actualisation ou de l'adaptation de matrices analogiques préexistantes — comme le paradigme même des processus métaphoriques².

1. Quelle déviance pour la métaphore ?

Georges Kleiber a démontré dans différents travaux (cf. notamment Kleiber 1994 et 1999b), en réponse à certaines analyses récentes, développées en particulier par les théoriciens de la pertinence (cf. Moeschler, 1991 ; Moeschler et Reboul, 1994 ; Sperber et Wilson, 1986a ; Wilson et Sperber, 1988), que tout énoncé métaphorique digne de ce nom implique une déviance d'ordre sémantique.

Nous interprétons, pour notre part, cette déviance de la manière suivante :

Comme tout énoncé tropique, un énoncé métaphorique catégorise une entité en s'écartant de l'ordre catégoriel homologué par la langue. On parle de *métaphore*, plutôt que de *synecdoque* ou de *métonymie*, lorsque cet écart catégoriel est perçu comme une invitation à explorer une analogie, autrement dit lorsque, pour une raison ou une autre, une interprétation analogique apparaît, dans le contexte considéré, comme le meilleur moyen de *donner un sens* à cet énoncé catégoriellement déviant.

Avant d'apporter quelques aménagements à la thèse de la *déviance* métaphorique, thèse qui, dans ses grandes lignes, nous paraît indiscutable, nous tenterons de dissiper certains malentendus auxquels elle donne lieu encore aujourd'hui.

Nous soutiendrons ainsi les propositions suivantes :

1) la métaphore — déviance *sémantique*, s'il en est — ne constitue pas pour autant une déviance *discursive* ;

2) l'ordre catégoriel dont la métaphore dévie ne se confond ni avec un *ordre logique*, ni avec une *doxa* figée.

2 La typologie des métaphores et le modèle de l'intercompréhension métaphorique proposés dans ces pages auront besoin d'être encore affinés, complétés, étoffés, voire amendés.

1.1. Déviance sémantique et déviance discursive

La thèse de la déviance métaphorique peut paraître à première vue contre-intuitive.

Il semble en effet que les usagers n'éprouvent guère de véritable sentiment de déviance à l'égard de la plupart des énoncés métaphoriques, fussent-ils relativement originaux. Sauf préventions particulières à l'égard du locuteur — préventions sans rapport organique avec le processus métaphorique lui-même —, le récepteur, tout entier occupé à interpréter, ne se laisse généralement pas rebuter par la déviance sémantique que l'analyse reconnaît dans la métaphore. S'il ne comprend pas, il s'interrogera sur ce qu'on veut lui dire, mais il ne commencera vraisemblablement à éprouver un sentiment de déviance que si différents indices le persuadent, à tort ou à raison, que le métaphoriseur n'est pas un interlocuteur digne d'attention ou qu'il n'est pas en possession de tous ses moyens cognitifs.

Ainsi, sans doute les usagers n'ont-ils de sentiment de déviance que lorsque la déviance *sémantique* rejoint une certaine forme de déviance ou d'exclusion *sociale*.

Ce fait semble d'abord apporter un démenti à la thèse de la déviance métaphorique. Traiter la métaphore comme une déviance, ne serait-ce pas juger le discours ordinaire à l'aune des exigences du discours scientifique, en particulier du discours taxinomique ?

Un tel argument comporte, selon nous, une part de vérité.

De toute évidence, en effet, la métaphore ne constitue pas, à proprement parler, une déviance discursive. Rien n'est mieux ancré dans nos habitudes linguistiques.

Cette absence de déviance discursive vaut-elle absence de déviance sémantique ? Nous ne le pensons pas. Remettre en question la déviance sémantique reviendrait en effet à ne tenir aucun cas du *jugement de métaphoricité* lui-même qui appartient manifestement à la compétence des usagers et qu'on ne saurait rapporter à la seule intuition d'une analogie quelconque. N'eût-il jamais entendu parler de la moindre figure, tout usager mis en présence d'une expression métaphorique est en effet capable de reconnaître qu'il ne s'agit là que d'une *façon de parler* fondée sur une certaine ressemblance.

La métaphore constitue donc bien une déviance linguistique, perçue comme telle par les locuteurs, lesquels sont incapables d'oublier l'ordre

catégoriel inscrit dans leur langue. En revanche, le caractère *linguistiquement* déviant de la métaphore ne va pas de pair — ou pas nécessairement — avec un caractère *discursivement* déviant.

Il convient donc de ne pas majorer la déviance constituée par la métaphore et les tropes en général. Il y a ainsi un équilibre délicat à respecter entre la réalité de la déviance sémantique de la métaphore et sa banalité en discours. Nous ne sommes guère enclins, il est vrai, à respecter cet équilibre et nous avons tôt fait de basculer d'un côté ou de l'autre : soit en exagérant la déviance, soit en l'ignorant.

Cette confusion courante entre déviance sémantique et déviance discursive nous semble liée à l'influence profonde exercée sur l'analyse du langage par le rationalisme et le positivisme (le positivisme logique en particulier), mais aussi, plus simplement, à une certaine *déformation* résultant de notre formation logico-rhétorique et de l'habitude de confronter tout discours au régime de validation du discours scientifique.

Comment avons-nous appris en effet à détecter les tropes et à les distinguer les uns des autres ? Essentiellement par imitation de nos maîtres, qui commençaient inmanquablement par extraire l'énoncé dit figuré de son milieu naturel pour le considérer *in abstracto*, indépendamment du discours où il s'insérait, indépendamment de ses circonstances de production.

C'est ainsi que nous avons appris à mettre entre parenthèses les circonstances d'énonciation de l'énoncé et, en particulier, la relation privilégiée qu'il entretient avec son locuteur pour nous demander si cet énoncé pourrait constituer un type de prédication généralisable, énonçable en tous contextes, par n'importe quel locuteur. Nous en sommes venus ainsi à analyser des énoncés comme *Juliette est mon / un soleil* ou *Les vagues jappent*³, en nous demandant : Peut-on vraiment dire littéralement, à toute époque, dans n'importe quel contexte, sans contestation, qu'une femme est un soleil ? Ou : Est-ce que des vagues peuvent vraiment japper ?

La réponse, censément négative, induit un diagnostic : ces énoncés constituent des abus de langage. Diagnostic excessif cependant, d'un strict point de vue discursif, puisqu'il repose, comme nous l'avons vu,

3 Énoncé de Camus. Cité par Tamba 1981 et Kleiber 1999.

sur une procédure dé- et recontextualisante, consistant à imposer à un énoncé donné un régime interprétatif très spécifique, celui du discours scientifique canonique.

Notre intention n'est évidemment pas de remettre en question la valeur de test d'une telle procédure ni l'intérêt cognitif de la formation rhétorique. Un tel apprentissage développe indéniablement chez ses bénéficiaires une conscience aiguë de la figuralité. Mais il a aussi son prix : l'esprit ainsi formé ne peut plus se fier à ses intuitions concernant la *réception* effective des énoncés identifiés comme métaphoriques, à moins de s'astreindre à les replacer dans la temporalité des discours effectifs, voire à reconstituer les conditions naturelles de leur production.

1.2. L'ordre catégoriel n'est pas un ordre univoque et intangible

Une autre cause de la réticence à parler de *déviance métaphorique* réside, selon nous, dans la tendance à confondre l'ordre catégoriel (de nature linguistique) soit avec un ordre *logique*, régi par le principe de non-contradiction, soit avec une sorte de *doxa* unitaire, doctrine consensuelle et tacitement reconnue, identifiée volontiers au discours de la *science* et tendant à réprimer toute forme de pensée alternative.

Chacune de ces conceptions rigides de l'ordre catégoriel peut inspirer une position conservatrice (logicisme dans un cas, positivisme ou conformisme dans l'autre) aussi bien qu'une réaction contestataire, conduisant à son corps défendant les catégories qu'elle dénonce.

Commençons toutefois par reconnaître que les réactions négatives suscitées par les expressions de *déviance* et d'*ordre catégoriel* sont partiellement justifiées si l'on prend en compte les connotations qu'elles véhiculent.

Ainsi, le terme de *déviance* évoque irrésistiblement un univers de marginalité et de délinquance dont rien n'indique qu'il ait un lien privilégié avec la pratique des métaphores ; on pourra lui préférer le terme de *déviaton* qui n'est pas grevé par les mêmes connotations, ou même celui d'*écart*, à condition de le dégager d'une certaine axiologie structuraliste qui en faisait le signe distinctif de la littérarité.

À l'inverse, l'expression d'*ordre catégoriel* pourra sembler teintée d'un certain conservatisme. On sera peut-être tenté de lui substituer celle d'*organisation catégorielle*, apparemment plus neutre. Cette

substitution paraîtrait toutefois peu naturelle dans bien des contextes : on parlerait difficilement de *déviance à l'égard de l'organisation catégorielle* ou même de *manquement à l'organisation catégorielle*. La raison en est que le terme d'*organisation*, qui évoque un ordre de *phénomènes*, est inapte par lui-même à désigner une *norme*. Or l'ordre catégoriel, qui ne cesse d'exercer sa pression sur des locuteurs désireux de se comprendre entre eux, a indéniablement un caractère normatif. C'est pourquoi nous choisirons de conserver l'expression d'*ordre catégoriel*.

1.2.1. *L'ordre catégoriel n'est pas une doxa figée*

Norme fondatrice de l'intercompréhension, l'ordre catégoriel n'est pas un cadre imposé de l'extérieur à la communication et à la pensée des sujets. Il est la condition même du déploiement de cette communication et de cette pensée. Sans ordre catégoriel on ne penserait tout simplement pas ce qu'on pense.

L'ordre catégoriel n'est donc pas l'expression d'une idéologie oppressive dont la métaphore représenterait un possible outil de subversion. Ce qui maintient en place l'ordre catégoriel et tend à limiter le recours aux tropes, ce n'est pas en effet une sorte de tabou, de censure plus ou moins intériorisée, mais le seul risque d'incompréhension. Il n'est de sanction à la déviance catégorielle qu'immanente à l'action de communication : ne pas se conformer à l'ordre catégoriel, c'est prendre le risque d'annuler son message même, d'en rendre impossible la compréhension.

Ajoutons que l'interprétation même que l'on donnera des tropes sera nécessairement guidée par cet ordre — qui règle les conditions d'emploi des formes linguistiques (leur signification) — en collaboration avec ce que nous appelons la *topique discursive* (cf. *infra*). Ainsi, l'énoncé métaphorique ne prend de signification, ne reçoit d'interprétation qu'en référence à cet ordre catégoriel dont, ponctuellement, il s'écarte.

C'est pourquoi on ne saurait dire que la métaphore *conteste* à proprement parler l'ordre catégoriel. Elle peut certes contester ou chahuter nos habitudes de pensée ou nos conformismes, mais il serait naïf de croire que l'on peut contester l'ordre catégoriel sans contester sa propre pensée et la pensée elle-même. L'ordre catégoriel n'est ni l'expression achevée d'une idéologie, ni un triste amoncellement de lieux communs

et de stéréotypes. C'est l'expression de la mémoire d'une communauté linguistique, mémoire qui dépasse de loin ce qu'un individu peut en connaître en toute une vie, tout autant que les croyances dans lesquelles se reconnaît momentanément une société.

1.2.2. *L'ordre catégoriel n'est pas un ordre logique*

S'il n'est pas l'expression d'une doxa, l'ordre catégoriel n'est pas non plus l'expression de la nature des choses, d'un ordre objectif du monde, éternel et intangible, créé ou donné une fois pour toutes, en sorte, par exemple, que la frontière entre le métaphorique et le non métaphorique devrait être identique en tous temps et en tous lieux.

L'ordre catégoriel n'est pas en effet un ordre unitaire et monolithique, une taxinomie unique visant à situer toute chose à sa juste place dans un univers unifié. Ce n'est pas en d'autres termes un ordre *logique* du monde, régi par la non-contradiction, l'analogue du vocabulaire d'un « langage logique bien formé ». Il faut se le représenter plutôt comme composé de multiples réseaux, de multiples grilles de structuration de l'expérience, qui se sont forgées à travers l'histoire collective, et sont demeurées en usage, sans être nécessairement cohérentes entre elles. Coexistent ainsi dans la même langue des « sous-ordres » concurrents, pouvant parfois correspondre à des épistémies contradictoires.

L'ordre catégoriel est donc un ordre de nature linguistique, propre à une langue. Raison pour laquelle on ne saurait trop insister sur sa plasticité, dont témoignent les changements de sens et le renouvellement du lexique : l'ordre catégoriel se refait d'époque en époque, en fonction des savoirs et des expériences.

Mais plasticité ne signifie pas déformabilité infinie. En tant qu'ordre linguistique, l'ordre catégoriel est un ordre collectif que l'on ne change pas à sa fantaisie. Parce que (contrairement à une idée reçue) le changement de sens n'est jamais le produit du caprice ou de l'arbitraire⁴.

Précisons encore que l'analyse des énoncés métaphoriques en termes de déviance catégorielle ne vaut pas adhésion à une conception vériconditionnaliste de la signification, *au sens strict que cette expression a en sémantique formelle* (cf. Nyckees 1998b : 36 sq., et, pour d'autres implications de cette question, à paraître (c)). La conception vériconditionnaliste se solde en effet par une indétermination fonda-

4 Cf. Nyckees 1998a, à paraître (a) et à paraître (b)

mentale de la signification (cf. Putnam 1984 : 44 sq. ; Lakoff 1987 chap. 15 ; Nyckees 1998b : 42 sq.) et elle inverse l'ordre logique des phénomènes : l'usager va du sens à la vérité, et non de la vérité au sens.

La thèse de la déviance n'implique pas davantage de souscrire à la thèse selon laquelle notre compréhension des énoncés métaphoriques s'effectuerait en deux étapes :

— une première étape où nous constituerions le *sens littéral de l'énoncé*, autrement dit où nous attribuerions à l'énoncé une signification globale, conforme à l'ordre catégoriel et associée à des conditions de vérité spécifiques ;

— une seconde étape où nous nous verrions obligés de lui conférer une signification dite *figurée* en raison de la fausseté manifeste de sa *signification littérale*.

En effet, — si l'on ne se laisse pas abuser par l'exemple des prétendues « métaphores lexicalisées », dont la signification est entièrement réglée en langue (cf. *infra*) —, force est de constater qu'il est tout simplement impossible de *concevoir* (*i.e.* de se représenter) ce que pourrait être le prétendu sens littéral d'un énoncé métaphorique authentique⁵ tel que *Juliette est un soleil*⁶. Or, si ce sens littéral ne peut donner lieu à aucune représentation, il est *a fortiori* impossible de le soumettre à un jugement de vérité⁷.

On ne saurait d'ailleurs affirmer que l'énoncé métaphorique serait faux en son sens littéral (à moins de conférer au qualificatif *faux* un sens très particulier, impliquant une stricte conformité à l'ordre catégoriel), puisqu'il ne nous viendrait pas à l'esprit de considérer que le locuteur se trompe ou qu'il cherche à nous tromper lorsqu'il dit ou qu'il écrit : *Les vagues jappent* ou *Juliette est un soleil*.

5 Raison peut-être pour laquelle les autistes — si ce que l'on dit couramment est vrai — éprouvent de grandes difficultés avec les énoncés métaphoriques.

6 À supposer que *Juliette est un soleil* soit une métaphore tout à fait neuve, ce qui n'est pas tout à fait exact.

7 Les métaphores allégoriques, telles que *Le bateau ivre a rejoint le grand voilier solitaire* (à propos de Malraux et de Gaulle), représentent un cas différent : c'est en tant qu'elles intègrent deux ou plusieurs métaphores en un micro-système cohérent qu'elles s'offrent d'emblée à une double lecture.

2. Quelle est la langue des métaphores ?

2.1. La relativité de la déviance

L'objet de cette partie est d'abord d'évoquer un certain nombre de cas typiques qui conduisent à relativiser, sans la remettre en question pour autant, la déviance sémantique constituée par les énoncés métaphoriques.

Nous montrerons ainsi que les analogies mises en œuvre par les métaphores sont très communément inspirées par des modèles préexistants. Plus précisément, le sens d'un énoncé métaphorique nous semble être le plus souvent instruit, à un degré ou à un autre, soit par l'ordre catégoriel même dont il s'écarte soit, à défaut par ce que nous appellerons la *topique discursive*.

La thèse que nous défendrons introduit ainsi la *relativité* dans le jugement de métaphoricité. Elle se distingue clairement, à cet égard, des thèses qui, actuellement, affirment ou rejettent catégoriquement le caractère déviant des métaphores.

Nous soutiendrons ainsi qu'aucune métaphore digne de ce nom (on exclura donc d'emblée les prétendues « métaphores lexicalisées ») n'est sans doute absolument déviant, à l'exception peut-être (cf. *infra* 2.3.) de certaines métaphores expérimentales obtenues par une exploitation délibérée du hasard et dont le jeu surréaliste des *cadavres exquis* nous offrirait maint exemple.

Inversement, aucune métaphore n'est sans doute radicalement originale⁸.

Nous soulignerons d'autre part le caractère gradable de la déviance (donc de l'innovation) métaphorique.

Cette thèse d'une déviance métaphorique gradable et relative trouve son origine dans le concept de *symbolisme secondaire* que nous avons développé dans des travaux consacrés à la question du changement de sens⁹. Nous appelions ainsi la capacité manifestée par les usagers

8 On n'en déduira pas que le registre de l'intercompréhension métaphorique serait réduit, l'expérience discursive des locuteurs humains étant extraordinairement étendue.

9 Nyckees 1997 et 1998b chap. 7. Pour une version plus complète du modèle proposé, cf. Nyckees à paraître (b).

d'activer en discours une sorte de *capital symbolique* — ou de *réservoir de symboles* —, capital hérité de l'histoire sémantique, inscrit dans les structures « linguistiques » (nous dirions aujourd'hui : dans la langue ou la topique) et susceptible par là même d'inspirer un grand nombre de créations individuelles — ainsi que nombre de changements sémantiques.

Nous observions en effet que la sédimentation des matériaux déposés par l'histoire linguistique induit la coexistence, dans le lexique d'une langue, de significations héritées d'époques différentes (polysémie), que les usagers interprètent, sur la seule base de la langue actuelle, en termes d'analogies ou de rapports logiques. En particulier, l'histoire sémantique dépose dans la langue et dans la culture des matrices pensées comme des analogies (mais dont l'origine métaphorique ne doit pas être surestimée), analogies désormais disponibles pour des réactivations ultérieures : simples actualisation (métaphores conventionnelles) ou réélaborations (métaphores vives). C'est précisément l'existence de ces matrices qui fonde ce que nous avons appelé le *symbolisme secondaire*.

Ce concept nous paraissait jeter une certaine lumière sur les phénomènes métaphoriques, puisqu'un certain nombre de métaphores créatrices au moins étaient supposées s'inspirer de modèles préexistants. Notre analyse, cependant, n'était pas réductrice. Sans doute l'originalité des métaphores concernées se trouvait-elle relativisée, mais leur caractère créatif n'était pas remis en question, puisque nous ne les considérons pas comme de simples *actualisations*, mais bien comme des *réélaborations* de leurs modèles. Nous n'affirmions pas que leur interprétation était entièrement prédictible à partir de ces modèles, ni même que toutes les métaphores créatrices devaient être rapportées à ce schéma.

Notre analyse, toutefois, ouvrait la porte à une interprétation *forte* qui aurait réduit sans reste les métaphores créatrices à des actualisations de matrices analogiques préexistantes. Une telle interprétation nous aurait évidemment conduit à mettre sur le même plan métaphores conventionnelles et métaphores vives. Or cette conséquence est manifestement contraire aux intuitions des usagers, lesquels perçoivent fort bien la créativité des énoncés métaphoriques qu'ils entendent, qu'ils

lisent ou qu'ils produisent, et sont toujours sensibles à leur degré d'originalité — quand bien même leurs avis peuvent diverger sur ce point puisqu'ils ne partagent pas rigoureusement les mêmes expériences discursives, donc la même *compétence topique*.

C'est le souci de rendre justice à ces intuitions des usagers qui nous a amené à faire une place plus claire à la mémoire discursive — en développant le concept de *topique discursive* — et, surtout, à mieux prendre en compte la diversité des degrés d'innovation ou de déviance par lesquels les énoncés métaphoriques se distinguent des modèles déposés en langue ou en topique. La prise en compte des degrés d'innovation allait en effet nous permettre d'accorder la thèse de la déviance métaphorique avec le diagnostic selon lequel la production et l'interprétation des métaphores étaient bien souvent guidées par des modèles analogiques préexistants.

Dans les pages qui suivent, nous tenterons donc d'identifier les principaux types de relations qu'une « métaphore » — métaphore authentique ou « métaphore lexicalisée » — peut entretenir avec un ou plusieurs modèles préexistants, et nous ordonnerons ensuite ces différents types selon le degré d'innovation qu'ils représentent.

Nous disposerons ainsi à la fois d'une typologie des énoncés métaphoriques et d'une échelle de métaphoricité nous permettant de situer n'importe quel énoncé métaphorique sur un axe allant des analogies les plus conventionnelles aux métaphores les plus créatrices.

2.2. Les métaphores et leurs modèles

2.2.1 Les prétendues « métaphores lexicalisées » ne constituent pas des déviances

On sait que beaucoup d'énoncés décrits comme métaphoriques ne le sont pas à proprement parler¹⁰ puisqu'ils ne font qu'*actualiser* ce qu'on appelle inadéquatement des « métaphores lexicalisées », autrement dit des relations ressenties comme analogiques entre plusieurs sens d'un

10 On regrettera d'autant plus que nombre d'analyses de la métaphore puisent leurs exemples parmi ces « métaphores lexicalisées » : *Cet homme est un loup. Achille est un lion. Cette femme est un ange...*

mot, et considérées communément (à tort ou à raison) comme le produit d'évolutions sémantiques d'origine métaphorique¹¹.

Pour distinguer ces analogies des métaphores proprement dites, nous conviendrons de les appeler *analogies inscrites en langue* et nous distinguerons encore parmi celles-ci les *analogies inscrites dans la langue commune* (analogies relevant de la langue générale) et les *analogies domaniales* (relevant de *langues de spécialité*)¹².

Les exemples ne manquent pas et nous nous contenterons de citer quelques cas exemplaires.

— *Amour-flamme*

La « métaphore » qui identifie la passion amoureuse à un feu constitue manifestement une analogie inscrite dans la compétence des usagers du français¹³. Elle n'est pas seulement exploitée en effet par toutes sortes de textes et de discours, elle est aussi attestée linguistiquement, ne serait-ce que par l'expression *déclarer sa flamme à quelqu'un*, où *sa flamme* commute avec *son amour*.

Nous serions enclins également à considérer que les expressions *brûler / se consumer d'amour*, *un amour brûlant*, *s'embraser d'amour*, constituent des analogies en langue. Mais peut-être d'autres chercheurs préféreront-ils les rapporter à la topique.

Ajoutons — bien que l'étymologie ne constitue en aucun cas un critère pour juger du présent — qu'*épandre* a d'abord signifié « prendre, commencer à brûler » *en parlant du feu* (cf. aujourd'hui *se prendre de passion pour...*) et qu'*ardent* et *ardeur*, termes souvent associés à l'évocation de l'amour, sont étymologiquement reliés à l'ancien français *ardre* (< latin *ardere*), « brûler ».

11 On reconnaîtra que le sentiment d'analogie que des usagers peuvent éprouver dans un état de langue donné entre deux acceptions d'un mot polysémique ne permet pas de fonder l'attribution de cette polysémie à un changement de sens de nature métaphorique. Le sentiment des contemporains n'est jamais un bon critère pour juger de l'histoire sémantique.

12 On pourra appeler *analogie* le couple formé par une acception dite littérale et une acception dite figurée, ou cette acception figurée seulement — en tant que celle-ci est perçue comme projection de l'acception dite littérale.

13 Il en irait de même pour quantité d'autres langues.

— *Racines et climat*

Les acceptions figurées (morales) des mots et expressions *climat*, *s'acclimater*, ou, dans un ordre d'idées voisin, *pousser des racines*, *s'enraciner*, *déraciné* forment avec leurs acceptions dites littérales (physiques) des analogies inscrites en langue. Ces analogies sont couramment exploitées dans le discours, où elles donnent lieu à des « métaphores filées ».

— *Bébé*

L'emploi de *bébé* dans *Max est / n'est pas un bébé* (Kleiber 1994) repose évidemment sur une analogie (une acception figurée inscrite en langue) — cf. *C'est un vrai bébé, malgré ses dix-huit ans ; elle est restée très bébé* (*Grand Robert*, article *bébé*).

Les analogies inscrites en langue sont certainement beaucoup plus fréquentes qu'on ne le croit spontanément.

Nous nous permettrons d'illustrer ce point par une expérience personnelle. Lisant l'énoncé *Robert est un bulldozer* (Sperber et Wilson 1986a ; Kleiber 1999b), notre première réaction fut d'y reconnaître un authentique énoncé métaphorique — tout en étant convaincu que l'interprétation d'une telle métaphore devait être fortement consensuelle. D'où, en consultant à tout hasard le *Grand Robert*, puis le *Dictionnaire historique de la langue française*, notre surprise de constater que l'acception figurée de *bulldozer* était bien enregistrée en tant que telle par les lexicographes, ce qui constituait un argument fort pour la considérer comme une « métaphore lexicalisée »¹⁴. Nous connaîtrions donc le sens figuré (inscrit en langue) de *bulldozer* de façon plus ou moins in-

14 On notera la destinée étonnante de ce mot :

« BULLDOZER n. m. est emprunté (1929) à l'anglo-américain *bulldozer* "engin à chenilles" (1930). Le mot est d'abord attesté à propos d'un membre d'une organisation de Blancs qui intimidaient et brutalisaient les Noirs dans le sud des États-Unis (1876). Il est dérivé de *to bull-dose (-dose)* (1876) "intimider", formé de *bull* "taureau" (...) et de *dose*, lui-même emprunté au français *dose*, le sens de ce mot familier étant littéralement "donner une dose de taureau" ». (A. Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, 1992).

On voit qu'en anglais un sens moral — non exactement superposable il est vrai au sens figuré du français — a précédé le sens d'*engin*, qui est perçu dans notre langue comme le « sens littéral ».

consciente. Une telle situation n'a toutefois rien d'exceptionnel : la plupart de nos « connaissances » linguistiques partagent ce caractère.

On pourrait bien sûr contester que cette polysémie de *bulldozer* appartienne à la langue de tous et invoquer les différences d'un locuteur à l'autre.

Ce type d'objection pointe une difficulté réelle, celle de tracer, dans bien des cas, une frontière nette entre les analogies inscrites en langue (qu'elles soient codées dans la langue générale ou dans une langue de spécialité) et les autres. Toutefois, cette difficulté *pratique* ne nous paraît pas devoir remettre en question la nécessité théorique d'une telle distinction¹⁵.

D'ailleurs, quelle que soit l'analyse que l'on retiendra de l'énoncé *Robert est un bulldozer*, on s'accordera sans doute sur l'enseignement à tirer d'un tel exemple : nous n'avons que trop tendance à sous-estimer l'étendue de notre mémoire verbale, qu'elle soit discursive ou linguistique¹⁶.

— Analogies domaniales

Au chapitre des analogies domaniales on pourra citer comme exemples des expressions telles que *projection métaphorique* (dans le langage de la critique littéraire ou de la sémantique) *code génétique*, *patrimoine génétique* (en biologie), *facettes*, *héritage de propriétés* (en informatique), ces dernières expressions étant d'ailleurs quasiment entrées dans la langue générale.

2.2.2. Les extensions d'analogies inscrites en langue

15 Cette difficulté est une des raisons qui peuvent conduire à relativiser dans la pratique l'opposition entre langue et parole et à lui préférer l'opposition de la compétence et de la performance. Toutefois, le recours à l'opposition compétence / performance n'élimine pas la nécessité de théoriser une instance de la langue car l'opposition compétence / performance n'est pas en mesure de rendre compte à elle seule de la distinction, cruciale du point de vue de la logique de l'intercompréhension qui régit les échanges linguistiques, entre ce qui est sensiblement partagé par tous les locuteurs d'une langue et ce qui ne l'est pas. On sait du reste que la référence à un locuteur idéal, censée résoudre le problème, est elle-même des plus problématiques.

16 Les neurobiologistes nous apprennent pourtant que notre budget en connexions neuronales est astronomique.

Nombre de métaphores dignes de ce nom, sans constituer à strictement parler des occurrences d'analogies inscrites en langue, peuvent s'analyser comme des *extensions* de telles analogies. Elles reconduisent en somme des modèles analogiques attestés qu'elles réélaborent en exploitant des inférences possibles ou en les soumettant à des transformations dont le schéma est fourni par la langue (en particulier des substitutions à base synonymique ou hypo-hyponymique).

Un exemple du premier cas nous est fourni par l'emploi métaphorique du mot *anticorps* dans l'énoncé suivant :

[À propos de la situation politique en Autriche] À chaque fois que des situations de ce type se produisent, la société se met à fabriquer des anticorps. (à la radio le 5 janv. 2000)

On identifiera à première vue dans cet énoncé métaphorique une version actuelle, renouvelée par les découvertes de l'immunologie moderne, d'une métaphore (topique) assimilant la société à un corps — et les maux qui assaillent celle-ci à des maladies. Si l'on y regarde de plus près, on reconnaîtra cependant dans cet emploi l'extension extrême d'une analogie en langue attestée par l'expression *le corps social* (cf. aussi la tournure plus rare *la nation en corps*). Il se peut d'ailleurs que cet emploi d'*anticorps* soit en passe d'entrer dans la topique sinon dans la langue elle-même.

Les énoncés suivants illustrent le cas des variantes créatrices :

Il pensait que l'amour était une cocaïne (Audiberti, cité par Tamba 1981, Kleiber 1994 et 1999a, Jonasson K. 1993). On a là un exemple de variation hyponymique, cf. l'emploi figuré de *drogue* : *le travail / telle activité / telle occupation est une drogue*. La mention de *cocaïne* parmi les différentes drogues possibles a évidemment pour conséquence de sélectionner les effets spécifiques attribués à cette substance.

Une mère à son enfant : *Tu es un pourceau*. (Sperber et Wilson 1986b ; cf. les expressions *un (petit) cochon, une porcherie...*).

De telles métaphores constituent des catégorisations indues puisque les analogies qu'elles expriment ne sont pas codées en langue. Toutefois, l'écart catégoriel qu'elles représentent se trouve fortement relativisé du fait qu'elles procèdent de la généralisation de modèles existants selon des procédures elles-mêmes légitimes et bien connues.

Il apparaît ainsi que l'ordre catégoriel proposé par la langue porte en lui-même son propre principe de changement¹⁷. On a donc tout lieu de présumer que les usagers savent confusément que cet ordre catégoriel n'est pas intangible.

2.2.3. Les métaphores topiques

Pour comprendre la compétence interprétative, il faut, selon nous, se représenter la langue comme environnée d'une immense nébuleuse, à peine explorée encore par les linguistes, mais jouant un rôle décisif dans la construction du sens. Cette nébuleuse, que nous conviendrons d'appeler *topique discursive*, résulte de l'enregistrement dans la mémoire verbale de myriades de tours et collocations rencontrés dans les discours circulant dans la communauté linguistique. Cette topique ne cesse de nous pourvoir en pistes interprétatives et présomptions de sens guidant, en collaboration intime avec la langue elle-même, la compréhension et la production de tous nos messages.

Les « faits linguistiques » enregistrés dans la topique sont dotés d'une interprétation au même titre que les faits de langue proprement dits. Ils s'en distinguent cependant en ce qu'on ne peut les présumer partagés par l'ensemble d'un groupe ou d'une communauté linguistique et en ce que leur interprétation est généralement moins stabilisée¹⁸.

Tout porte à croire que la topique comporte un nombre considérable de métaphores disponibles, susceptibles d'être réactivées et libérées dans le discours. Nous les appellerons *métaphores topiques*.

Précisons que, dans la mesure où elle n'est pas stabilisée en langue, l'interprétation de ces métaphores requiert plus encore que celle des analogies inspirées par la langue la prise en compte du contexte discursif, celui-ci permettant de circonscrire et d'activer les seules interprétations topiques pertinentes.

Lorsque les métaphores utilisées dans un discours particulier n'introduisent aucune différence par rapport aux modèles de métaphores

17 On pourra ici distinguer entre langue constituante et langue constituée.

18 Sans doute les limites sont-elles difficiles à tracer dans la pratique entre cette topique discursive et l'ensemble des langues de spécialité développées à l'intérieur d'une langue empirique quelconque. Quoi qu'il en soit, la dispersion d'un fait de topique donné n'est pas (par définition) coextensive à celle d'une langue de spécialité, même s'il existe sans doute des faits de topique qui, sans être partagés par l'ensemble des usagers d'une langue de spécialité, ne dépassent pas non plus ses limites.

attestés dans la topique, nous parlerons d'*énoncés métaphoriques topiques*.

Dans le cas contraire, nous parlerons d'*extensions de modèles topiques* (cf. *infra*).

Ces deux emplois figurés d'*astre* (« personne illustre, brillante, célèbre »), cités par le *Grand Robert* et analysés comme vieillis ou littéraires nous paraissent relever de la première catégorie :

Quel astre à nos yeux vient de luire ?
 Quel sera quelque jour cet enfant merveilleux ? (Racine, *Athalie*, II, 9)
 Adieu, mon astre. (Molière, *Le Dépit amoureux*, I, 2).

2.2.4. Les extensions de modèles topiques

Ces extensions sont aux métaphores topiques ce que les extensions d'analogies en langue sont à leurs modèles.

C'est ici que nous placerons l'énoncé déjà cité en exemple : *Juliette est un / mon soleil*, lequel peut s'expliquer en relation avec *astre* (variation hyponymique) et/ou par l'assimilation courante du soleil à une « boule de feu », assimilation réactivant elle-même l'analogie en langue, évoquée plus haut, entre l'amour et le feu. Nous rangerons aussi parmi les extensions de modèles topiques cet emploi célèbre de la métaphore liliale :

Elle était, comme vous le savez déjà, sans rien savoir encore, LE LYS DE CETTE VALLEE où elle croissait pour le ciel, en la remplissant du parfum de ses vertus. (Balzac, *Le Lys dans la vallée*)

On pourra discuter ce classement et considérer qu'il s'agit plutôt d'un énoncé métaphorique topique, la forme de l'expression restant inchangée par rapport au modèle canonique. Toutefois, Balzac, en filant la métaphore, la renouvelle et l'enrichit au point qu'il ne nous paraît plus possible de la considérer comme la simple actualisation de son modèle topique.

Parmi les extensions, qu'il s'agisse d'extensions de modèles topiques ou d'extensions d'analogies inscrites en langue, on pourra sans doute distinguer les *extensions simples* et les *extensions complexes* (ou *synthèses*) qui mettent simultanément en œuvre plusieurs modèles

analogiques et synthétisent donc différentes analogies de niveau inférieur. Toutefois, nous n'avons pas encore rencontré d'exemples indubitables de telles synthèses.

2.3. Une échelle de l'innovation métaphorique

Les observations qui précèdent nous paraissent démontrer le caractère trop sommaire de la dichotomie traditionnelle entre *métaphores éteintes* (conventionnelles) et *métaphores vives* (créatrices). Non seulement cette dichotomie laisse entendre qu'une métaphore digne de ce nom pourrait s'éteindre tout à fait sans perdre son statut métaphorique — signe d'une confusion grave entre point de vue synchronique et point de vue diachronique —, mais, plus fondamentalement, elle ne permet pas de distinguer les métaphores selon leur degré d'innovation¹⁹ et occulte le fait qu'elles sont très largement inspirées par des modèles préexistants.

Il convient selon nous de penser plutôt l'originalité et la conventionnalité métaphoriques comme les degrés extrêmes d'une échelle admettant un certain nombre de degrés intermédiaires.

Nous soutiendrons donc qu'en dehors des « métaphores lexicalisées » — qui ne constituent pas à proprement parler des métaphores, puisqu'elle ne font qu'actualiser des analogies inscrites en langue —, les énoncés métaphoriques se distribuent sur une échelle de déviance / innovation selon un gradient de métaphoricité correspondant à la distance plus ou moins grande qui les sépare de leurs modèles.

Sur cette échelle, la « métaphore lexicalisée », en tant qu'analogie codée et stable représente un degré zéro de métaphoricité. À l'autre pôle, le degré extrême de l'innovation sera constitué par des métaphores sans modèle langagier, à supposer qu'il puisse en exister vraiment (le consensus sur leur(s) interprétations(s) risquerait en effet de devenir extrêmement problématique). Quoi qu'il en soit, cette situation-limite définit un pôle théorique.

C'est sans doute à proximité de ce pôle qu'on pourrait situer certaines métaphores surréalistes, tout particulièrement celles obtenues par

19 Le terme même de métaphore conventionnelle est ambigu : faut-il comprendre « métaphore lexicalisée » (voire « métaphore lexicalisée » faiblement renouvelée) ou métaphore topique ?

une exploitation délibérée du hasard, pour autant qu'on puisse vraiment les tenir encore pour des analogies et qu'elles demeurent interprétables — et *intercompréhensibles* (autrement dit qu'elles donnent lieu à une ou plusieurs interprétations sensiblement comparables entre leurs producteurs et leurs récepteurs)²⁰.

Nous pouvons à présent systématiser les observations qui précèdent en ordonnant les différents types d'énoncés métaphoriques selon leur degré d'innovation²¹ :

- Métaphores sans modèle linguistique ? (9)
- Synthèses d'analogies de niveau inférieur (8)
- Extensions simples d'analogies fournies par la topique (7)
- Extensions simples d'analogies fournies par la langue (6)
- Métaphores topiques filées (5)
- Analogies en langue activées, c'est-à-dire filées (4)
- Métaphores topiques sans renouvellement (3)

Analogies en langue :

- Analogies domaniales (2)
- Analogies inscrites dans la langue commune (1)

Tous les niveaux représentés sur cette échelle correspondent à des *analogies* ; les niveaux 1 à 4 à des *analogies attestées* ; les niveaux 1 et 2 à des *analogies non métaphoriques* ; les niveaux 3 à 9 à des *analogies métaphoriques* (métaphores authentiques).

Les pointillés matérialisent la distinction entre analogies en langue et métaphores proprement dites.

20 On pourrait faire des observations assez voisines à propos de maintes « métaphores » créées par des poètes modernes, et notamment de certaines images — au demeurant bien souvent énigmatiques — des *Illuminations* de Rimbaud. La question difficile de l'existence et du statut de ces « métaphores sans modèle linguistique » mériterait bien sûr de plus amples commentaires, auxquels nous regrettons de ne pouvoir nous livrer dans le cadre de cet article.

21 Ajoutons que la complexité des faits langagiers rend peut-être impossible toute mesure absolument rigoureuse et objective du degré d'innovation. En particulier nous ne disposons guère encore de moyens permettant d'évaluer la fréquence d'une métaphore dans la topique.

Plus on monte dans cette échelle, moins l'usager est guidé dans son interprétation ou sa production de métaphores par la structure des attestations et moins l'intercompréhension est assurée.

Des considérations statistiques pourraient sans doute compliquer ces données de base. Ainsi, une analogie en langue correspondant à la polysémie d'un mot assez peu courant du vocabulaire général pourrait être moins prégnante — et donc plus déviante, plus innovante — auprès de certains usagers qu'une métaphore topique courante à laquelle ils sont fréquemment exposés.

3. L'intercompréhension métaphorique

Si notre analyse est exacte, l'étude linguistique des processus métaphoriques pourrait entrer dans une phase nouvelle. Après s'être surtout employés, avec succès, à analyser le phénomène métaphorique dans son ensemble et à dégager des critères identificatoires et définitoires solides, les sémanticiens pourraient s'intéresser davantage en effet à la diversité des processus métaphoriques et entreprendre l'analyse proprement *linguistique* des énoncés métaphoriques particuliers.

Plus précisément, l'étude linguistique de l'interprétation des métaphores, cessant de reposer sur des procédures essentiellement intuitives, pourrait s'attacher à mettre systématiquement en lumière les modèles exploités par les énoncés métaphoriques, à explorer dans le détail les types de réélaboration auxquels ils procèdent et par là même à en apprécier l'originalité.

Quoi qu'il en soit, l'analyse que nous proposons nous semble fournir d'ores et déjà les éléments d'un modèle sémantique de l'intercompréhension métaphorique, susceptible d'éclairer les conditions de l'*accord relatif* entre les usagers (que ce soit entre le producteur et les récepteurs ou entre les récepteurs eux-mêmes) concernant l'interprétation (ou les interprétations) des énoncés métaphoriques particuliers.

Nous avons vu en effet que les modèles disponibles guident les récepteurs dans leurs interprétations, en leur permettant de les évaluer, et balisent également la production métaphorique des émetteurs²². Il

22 Ce n'est pas un hasard si les analyses littéraires sont très souvent amenées à filer des analogies en langue ou des métaphores topiques pour commenter certains aspects de

s'ensuit que l'intercompréhension sera d'autant plus assurée que le producteur et le récepteur partageront une *organisation mémorielle homologue* des attestations : quantitativement (par le nombre des attestations identiques) et qualitativement (par leurs poids relatifs dans la structure d'ensemble)²³.

Le récepteur, en effet, est toujours soucieux d'assurer son interprétation en confrontant l'énoncé métaphorique rencontré aux attestations disponibles (analogies inscrites en langue, puis métaphores topiques), tentant de caler le plus possible son interprétation sur les modèles disponibles en mémoire et parmi ceux-là sur les modèles les plus prégnants. Il tendra donc toujours à privilégier les interprétations fondées sur les attestations dès lors qu'elles s'accordent avec la compétence présumée du locuteur et avec le contexte discursif au sens le plus large (contexte, situation, arrière-plan interprétatif...). Le locuteur, de son côté, sait d'expérience que ses énoncés — et, au-delà, ses intentions de signification — seront nécessairement interprétées par référence aux modèles disponibles.

On ajoutera que le guidage par les attestations n'est pas seulement l'expression d'une stratégie interprétative ; il est d'abord un produit de l'apprentissage linguistique. Les locuteurs apprennent en effet, tout au long de leur expérience linguistique, non seulement à métaphoriser et à déchiffrer les métaphores et les analogies, mais aussi à penser leur expérience du monde à travers les filtres qu'elles leur proposent. Les métaphores topiques elles-mêmes deviennent ainsi pour eux un mode de catégorisation à part entière, complémentaire de la catégorisation linguistique et qu'on pourrait appeler *catégorisation topique*.

On comprend alors que le recours à la métaphore soit une pratique aussi répandue, aussi nécessaire. La pratique métaphorique considérée comme *pratique discursive* n'est décidément nullement déviante, quand bien même toute métaphore implique une déviance sémantique, quand bien même tout locuteur sait d'expérience que le parler métaphorique

la thématique d'un texte. Elles effectuent ainsi une sorte d'anamnèse des modèles analogiques disponibles dans la tradition linguistique.

23 L'ajustement interprétatif dépendra bien sûr aussi d'autres facteurs, et par exemple de l'étendue des expériences partagées — mais expérience linguistique et expérience générale vont assez souvent de pair.

n'a pas le même statut épistémique, le même type de fiabilité que le *parler en ordre*.

Il y a donc — nous espérons l'avoir montré — non pas tout à fait une *langue*, mais un *langage des métaphores*. Nous ne croyons pas en effet que les locuteurs produisent ou interprètent les métaphores en se contentant de puiser directement dans un répertoire d'images ou une expérience humaine présumés universels et antérieurs à toute langue et à tout discours. Les phénomènes métaphoriques — tout comme les humains eux-mêmes — sont à un très haut degré des êtres de langage.

Si notre analyse est exacte, la compréhension des métaphores est donc infiniment plus contrainte qu'on ne le croit d'ordinaire. On n'en déduira pas que les modèles proposés par la langue ou la topique constitueraient autant d'entraves à la liberté des locuteurs. Apprendre à métaphoriser, c'est peut-être, à certains égards, se couler dans un moule contraignant, apprendre les rigueurs de l'expression, mais c'est aussi et surtout apprendre à penser, s'ouvrir à une infinité de nouvelles connexions, de nouveaux modes de catégorisation de l'expérience.

Ajoutons que le modèle de l'intercompréhension métaphorique que nous venons d'esquisser, par les éclairages qu'il apporte sur l'intercompréhension linguistique et les mécanismes de l'interprétation en général, nous paraît pouvoir trouver des applications au-delà de l'étude des processus métaphoriques et tropiques.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Black M.	1962, <i>Models and Metaphors</i> , Ithaca, Cornell University Press.
Charbonnel N. et Kleiber G.	1999, <i>La métaphore entre philosophie et rhétorique</i> , Paris, PUF.
Davidson D.	1984, « What metaphors mean », <i>Inquiries into Truth and Interpretation</i> , Oxford, Clarendon Press, 245-264.
Groupe μ	1970, <i>Rhétorique générale</i> , Paris, Larousse. rééd. 1982, Paris, Seuil.
Johnson M.	1987, <i>The Body in the Mind : the Bodily Basis of Meaning, Imagination and Reason</i> , Chicago and London, The Chicago University Press.

- Jonasson K. « Aspects cognitifs de l'énoncé métaphorique. La contrainte d'ambiguïté », *Actes du XX^e Congrès international de linguistique et philologie romanes*, Hilty G. (éd.), Tübingen et Bâle, Francke, t. 1, 329-342.
- Kleiber G. 1994, *Nominales*, Paris, Armand Colin.
- 1999a, « De la sémantique de la métaphore à la pragmatique de la métaphore », Charbonnel N. et Kleiber G. 1999, 3-13.
- 1999b, « Une métaphore qui ronronne n'est pas toujours un chat heureux », Charbonnel N. et Kleiber G. 1999, 83-134.
- Lakoff G. 1987, *Women, Fire and Dangerous Things. What Categories reveal about the Mind*, Chicago and London, The University of Chicago Press.
- Lakoff G., Johnson M. 1980, *Metaphors we live by*, Chicago and London, The University of Chicago Press. Trad. fr. (1985) *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Minuit.
- Moeschler J. 1991, « Aspects linguistiques et pragmatiques de la métaphore : anomalie sémantique, implication conversationnelle et répertoire métaphorique », Neuchâtel, *Tranel* 17, 51-74.
- Moeschler J., Reboul A. 1994, *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Seuil.
- Nyckees V. 1997, « Pour une archéologie du sens figuré », *Langue française* 113, Cadiot P. et Habert B. (éds), « Aux sources de la polysémie nominale », Paris, Larousse, 49-65.
- 1998a, *La sémantique*, Paris, Belin.
- 1998b, « Humaine Référence : La sémantique cognitive face à l'objectivisme », *Sémiotiques* 15, Normand Cl. (éd.), « Positions de la référence », Paris, Didier, 33-59.
- à paraître (a), « Théorie sémantique et conceptualisation », *Sémiotiques* 16, Nyckees V. et Pottier B. (éds), « La conceptualisation en sémantique » Paris, Didier.
- à paraître (b), « Changement de sens et déterminisme socio-culturel », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, François J. (éd.), « Théories contemporaines du changement en sémantique », Peeters.
- à paraître (c), « Description du monde, interaction et coordination », *Mélanges...*
- Putnam H. 1981, *Reason, Truth and History*, The MIT Press. Trad. fr. (1984) *Raison, vérité et histoire*, Paris, Minuit.

- Ricœur P. 1975, *La métaphore vive*, Paris, Seuil.
- Sperber D., Wilson D.
1986a, *Relevance : Communication and Cognition*, Oxford, Basil Blackwell (trad. fr. : *La pertinence. Communication et cognition*, Paris, Minuit, 1989).
1986b, « Façons de parler », *Cahiers de linguistique française* 7, Université de Genève, 9-26.
- Tamba-Mecz I. 1981, *Le sens figuré*, Paris, PUF.
- Wilson D., Sperber D.
1988, « Representation and Relevance », *Mental Representations. The Interface between Language and Reality*, Kempson R. M. (éd.), Cambridge, Cambridge University Press, 133-155.